

5 : La résilience dans la société chinoise

Le courrier de Cassandre n°5 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert le 12.01.05 par Pierre Gentelle.

À la recherche des racines enfouies de la géographie d'un peuple : **LA RÉSILIENCE DANS LA SOCIÉTÉ CHINOISE** Questions aux historiens et à quelques autres

Je voudrais user ici du concept de *résilience*, emprunté à Boris Cyrulnik (*Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999, *Les vilains petits canards* et autres textes), pour avancer une hypothèse et susciter un débat. Sans remonter plus loin dans le temps qu'en 1950, je propose tout de go que l'on interprète la société chinoise actuelle comme un formidable empilement de traumas, inscrits dans les consciences et dans la mémoire collective.

Un trauma, dans la terminologie de Boris C., est le surgissement d'un bouleversement profond de l'être lors d'un événement grave qui met en péril jusqu'à la vie de l'individu ; le traumatisme est l'effet et la représentation qui en résultent. Ces traumas, transformés en traumatismes par des humiliations répétées, ont été victorieusement surmontés par la grande majorité des Chinois grâce à plusieurs processus « libérateurs ». Alors qu'ils ont tous été soumis de manière répétée à des chocs puissants doublés d'humiliations, ils ont réussi, pour ce qu'on en voit aujourd'hui, à transformer souffrances et dénis en une puissante vague qui entraîne la transformation soudaine et générale de la géographie du pays et de sa place dans le monde.

Pour poser brutalement la question : ne faudrait-il pas que les géographes décident de s'intéresser aussi, par sciences sociales interposées, à ce qui provient des consciences dans l'origine des mouvements actuels, au lieu de ne considérer que des pourcentages de PIB, des tonnes de charbon, des gradients d'urbanisation, etc. Autrement dit, peut-on envisager d'aller chercher ailleurs que dans les territoires et leur aménagement les raisons profondes de leur organisation et de leur fonctionnement ? Voilà pourquoi je souhaiterais que soit examinée par des personnes compétentes l'hypothèse d'une application à un peuple entier, toutes situations et conditions sociales provisoirement confondues, du concept de résilience jusque-là appliqué à l'individu. Je souhaite aussi que l'on éclaire les géographes sur les rapports apparemment étroits qui existent avec une autre notion, avancée par les psychologues, celle de *résistance*. Si j'ai bien compris, la *résistance* serait un pur produit de la révolte, le fruit de la colère, l'expression dissimulée ou explosée d'un désaccord qui atteint un point de rupture, alors que la résilience serait plutôt un travail de mentalisation après la souffrance, qui succède chez l'individu à une période de sidération due au trauma.

Lecteur, sois patient, je vais être concret plus loin.

Avant toute chose cependant, il faut tenir compte d'une dimension capitale, mentionnée dans tous les livres, qui justifie la pose de l'hypothèse : la forte homogénéité culturelle de ce qu'on

nomme habituellement la « civilisation chinoise ». Bien que nous en ayons les oreilles rebattues, il serait temps d'apprécier son effectivité sur populations agissant sur leurs territoires. Par exemple, ne pourrait-on préciser, en préalable, le rôle joué chez tout Chinois, tout spécialement les garçons, par une affectivité puissante et maîtrisée grâce à l'attachement précoce, permettant la construction d'une confiance primitive probablement imprégnée dans sa mémoire biologique ? Les spécialistes pourraient alors dire au géographe si et comment elle pourra, quand il sera violenté ou fragilisé, lui servir de socle dans la construction d'une sorte de personnage symbolique qui lui permettra de survivre. Ce socle, les sinologues ne cessent de le répéter, se construit au sein de la famille, à la fois fermée sur le noyau père-mère-enfants et ouverte sur le clan (famille élargie, ancêtres, lignée à perpétuer) dans le temps et dans l'espace. Tout ceci n'est certainement pas de peu d'importance dans les aventures de la géographie aujourd'hui (migrations, rapports villes-campagnes, émigration lointaine et attachement au petit « pays », idéologie du retour, nationalisme naissant, etc., tous phénomènes que l'on peut aussi retrouver au sein de bien d'autres populations, mais avec des conséquences variables).

Je souhaite placer le point de départ de ma réflexion en 1950, date commode qu'il serait facile de justifier. Quoi que j'en aie, je ne peux m'extraire complètement du récit. Dix années s'étaient à peine écoulées depuis la prise du pouvoir par les communistes avant que je n'arrive, en octobre 1959, à l'université de Pékin. Le passé immédiat de ces dix ans était encore fort présent sur le campus. Il m'a sauté à la figure mais je l'ai enfoui. C'est cependant le souvenir entier de ce choc qui m'a fait juger « aveuglante » la pertinence du concept de Boris C. appliqué à ce que j'avais ressenti il y a plus de quarante ans.

Il faut aussi, en bonne méthode historique, se rappeler constamment que rien de ce qui s'est passé depuis ne s'était encore produit à *cette date-là*, ni en Chine, ni dans le monde. Le vrai travail de mémoire consiste à feindre d'ignorer qu'on connaît la suite. Sinon, on ne peut revenir au temps que l'on étudie en situation d'indétermination sur les possibles. Il est vraiment trop facile d'écrire l'histoire d'une période quand on en connaît la fin. Il n'est que de voir les difficultés des prévisionnistes. C'est pourquoi il faut aider l'effort de reconstitution mentale du contexte et des choix effectués *pour chaque date*, effort qui peut être violent quand il s'agit d'un pays éloigné, d'une histoire troublée et surtout quand on est jeune en 2005 et que 1950, 1959 ou 1976 paraissent appartenir à l'Antiquité.

Il ne s'agit pas, dans cet article, de refaire année par année l'historique des avanies subies par le peuple chinois. Ce serait possible, campagne de rectification par campagne de révolutionnarisation. Il suffit de dire que chacune des cohortes (en démographie, ensemble d'individus ayant vécu un événement semblable pendant la même période de temps), souvent mal nommées « générations » dans la conversation courante, me paraît avoir survécu à des empilements annuels de violences renouvelées. Comment ont-ils donc fait ? En adhérant en apparence à des successions imposées d'idéologies de bazar, présentées tour à tour comme la « seule » voie possible, avec guide obligatoire, vers le bonheur du lendemain. Chacune des cohortes, parfois d'un an sur l'autre, a piétiné sans vergogne et sur ordre l'idéologie subie par les cohortes précédentes. Chacune s'est réfugiée à son tour dans son « exil intérieur », empilant ses traumatismes du mieux possible, en fonction de l'âge et des traumatismes antérieurs accumulés dans la famille.

D'autres peuples, certes, ont subi des avanies semblables, à la même époque, un peu avant, un peu après, qui se poursuivent même parfois jusqu'à nos jours. Il faudrait en écrire un jour une histoire globale. Dans le cas actuel, le peuple chinois me paraît exemplaire cependant, par sa

« souplesse » constante et sa faculté de rebondissement. Boris C. a montré qu'être résilient un jour ne veut pas dire l'être toujours. Une question subsiste : comment le peuple chinois a-t-il fait pour se retrouver, au bout du compte, si peu vulnérable ?

Contrainte de se renier d'un an sur l'autre, la société actuelle me paraît être le produit de ces reniements successifs. Elle est dirigée à la fois par les plus féroces des « exécuteurs », qui ont survécu aux traumatismes qu'ils ont subis et qu'ils ont infligés aux autres, et par ceux qui ont survécu aux années noires du maoïsme et viennent d'être reconnus en 2001 comme les « nouveaux entrepreneurs », avenir du « socialisme aux couleurs de la Chine ». Qui sont donc les uns et les autres ?

Quelques étapes à mémoriser, auparavant. Septembre 1976 : Mao meurt. La société retient son souffle, guettant le vent. Le maoïsme est-il mort aussi ? Le maoïsme de l'exécution ou de l'exil des capitalistes (1949-52), de la réforme agraire et de la destruction des tombes paysannes dans les champs, de la fermeture des monastères, des grands travaux d'hiver, du dénigrement des urbains et des intellectuels « pourris »... Le maoïsme de la mise forcée en coopératives, de la socialisation obligatoire, de l'envoi en camp des intellectuels critiques (1957), de la prolétarianisation des paysans en immenses communes populaires (1958), de l'échec formidable du Grand Bond en Avant (1958-59), de la dévalorisation systématique de la recherche du profit individuel et du bien-être, de la disette de 1960... Le maoïsme de la guerre civile larvée au début de la « révolution culturelle » de 1966, de la fermeture pendant trois ans des universités, de l'envoi des lycéens à la campagne, de l'irresponsabilité des Gardes Rouges, du coup d'État raté de Lin Biao (1971), de l'arrogance de la « bande des Quatre » jusqu'en 1976...

Décembre 1978 : Deng Xiaoping, ancien secrétaire général du Parti, exécuteur des « droitiers » en 1957, pas encore « massacreur » d'étudiants le 4 juin 1989, lance au peuple un nouveau slogan « révolutionnaire » : « Enrichissez-vous ! ». À en tomber par terre, mais la faculté d'étonnement est probablement ce qui est le plus émoussé dans l'humanité du début du XXI^e siècle. Deng représente, pour moi, un résilient du premier type, celui qui ne peut éviter, après avoir surmonté ses propres traumatismes (au moins trois « hauts » et trois « bas » au cours de sa vie au pouvoir, disent les Chinois), de devenir cynique, égotiste, dur, « méchant », sûr de la justesse de sa vision à long terme. Ne faisons pas d'angélisme : pourquoi la résilience devrait-elle produire à tout coup un homme « bon » ?

« Nous avons survécu ! ». Le sentiment de libération qui jaillit soudain de tous les types de territoires chinois en 1980, après trente années de souffrances succédant à trente années de souffrances (du temps de la guerre civile, de l'invasion japonaise, des seigneurs de la guerre...) et, - approximation pour faire effet de style -, à trente siècles d'oppression mandarinale, ce sentiment serait-il en lien profond avec la résilience ? D'où vient au peuple cette force « soudaine » qui le fait se mettre à construire furieusement des villes et des routes, des satellites et des radios, à modifier tous les environnements, à se lancer dans la course à l'individualisme, à rejeter silencieusement la compassion, qui renforce l'humiliation collective ?

Il faut bien que ce soit quelque chose, si ce n'est la résilience, qui permet aujourd'hui cette vibrante réorganisation du quotidien, qui sous-tend la variété des systèmes d'adaptation à des situations nouvelles, qui autorise à la fois la fringale d'activité et la fuite dans l'imaginaire. Il faut bien qu'elle ait quelque part une source, cette force qui autorise la réparation narcissique, qui favorise la mise au jour d'attitudes « incroyables » comme la

sublimation de la douleur ou le déni de la réalité des traumatismes subis, qui fait apparaître à chaque détour (et dans chaque film, depuis 1980) une formidable prise de distance vis-à-vis du traumatisme par l'humour, la dérision, l'évocation froide et méprisante même ...

Est-ce d'avoir subi en même temps et en public les mêmes chocs, gravés dans chaque individu quand fut atteint le fond du désespoir ? Dans un groupe malmené, pas de honte à se laisser voir comme victime, à « perdre la face » ! Toutes les catégories sociales le savent bien, qui le furent à un moment ou un autre, et jusqu'en 2005 encore ! Car les traumatismes ne s'arrêtent pas en 1978.

Le printemps « démocratique » de 1979 est violemment réprimé, au cours duquel s'expriment ensemble étudiants et ouvriers favorisés vivant dans les grandes villes et dans les grandes usines d'État. Le retour en ville en 1980 des « jeunes instruits » et de tous les cadres et intellectuels exilés à la campagne, dans des conditions très dures, lors de la « révolution culturelle » de 1966-1969, remet en jeu des esprits en colère. Même les paysans pauvres et moyens-pauvres chinois savent bien que les malheurs ne sont pas finis. La dissolution des communes populaires rurales en 1982, en leur rendant les parcelles d'exploitation acquises lors du *fanshen* de la réforme agraire de 1950-52, ce « retournement *fan* du corps *she* » (corps social, corps humain, c'est la même chose) et reprises lors de la collectivisation des communes populaires, les laisse abasourdis. Eux qui avaient été hissés sans trop savoir pourquoi au sommet des héros maoïstes entre 1966 et 1976 (la crème de la crème du peuple : « il faut apprendre de Dazhai »), les voilà atomisés dans la nouvelle société rurale, rongé par leur révolte légitime d'individus inapaisés ou s'engluant dans des stratégies familiales d'alliance imposées par la coercition de la politique de l'enfant unique. Et les voilà aujourd'hui contraints à un immense exode rural, pressurés jusqu'à l'excès par les taxations et les expulsions... S'ils ne sont pas résilients, que sont-ils ?

Ces faits majeurs de l'« ère Deng Xiaoping » font que la société paraît oublier les trois années « noires » (1959-1961), leurs 13 millions de morts de faim officiels (plutôt 30 selon les reconstitutions démographiques). Elle paraît faire passer aux pertes et profits l'ahurissante « révolution culturelle » de 1966-1969, qui a vu les enfants Gardes Rouges jeter au feu les « vieilleries » (et battre les vieux dans une société qu'on disait tellement respectueuse des anciens !) avant qu'ils ne soient punis de leurs « excès » et envoyés par leur dévoyeur, Mao soi-même, pourrir en rééducation au fond des campagnes. Que de tomes à écrire sur les vexations subies alors par de petits peuples dits minoritaires, par des catégories socio-professionnelles entières, par des territoires bien identifiés (Tibétains, musulmans, minorités du Sud chinois, Mongols et Mandchous..., musiciens, écrivains, architectes, géologues contraints d'aller dormir avec les porcs et de jeter eux-mêmes leurs livres et leurs disques dans les brasiers de l'inculture « révolutionnaire »...).

Puisque la résilience, dit Boris C., résulte d'un tricotage positif incessant entre les traumatismes encaissés et le milieu alentour, sur quel terreau de terreur « oubliée » sont donc apparues les villes scintillantes, les autoroutes, les maisons paysannes rebâties à neuf, une production d'année en année en forte croissance ? D'où sont-ils donc issus, les 250 millions de citadins hyperactifs, base urbaine toute neuve d'une société dynamique, jeune, avide de jouir, capable d'aller cueillir à l'étranger, depuis vingt ans, les fruits de la haute éducation internationale ? Et où en sont-ils réellement de leurs peines, de leur misère ou de leur avancée vers un monde meilleur, le milliard et quelque d'autres Chinois ?

Une fois encore je pose la question : où donc ce peuple a-t-il trouvé les indispensables tuteurs de résilience, différents des tuteurs de développement, dont parle Boris C. ? Il y a eu très probablement l'intrication de plusieurs dimensions, familiale et communautaire, et aussi la mémoire historique, et aussi la place faite aux morts dans la culture, l'importance des rituels... Faut-il proposer, comme on le soupçonne, que les Chinois échappent au bidonville parce qu'ils disposent du meilleur thérapeute possible, le repli sur une famille qui « tient » ? Il serait important de savoir comment ils ont procédé, comment ils ont recomposé les liens sociaux que le Mao des Gardes rouges avait tenté de briser pendant les années post-1966. Comment ont-ils fait ensuite pour se repositionner sur les bases traditionnelles de la société, constituées de fortes bases symboliques ? Et, à l'envers, quelle peut être la proportion de ceux qui ont abandonné les « valeurs humaines », les valeurs familiales et qui se réalisent dans la corruption, l'arrivisme, l'exploitation d'autrui ?

La géographie actuelle de la Chine est construite par une société faite de strates chronologiques démographiques qui ont toutes enregistré des traumatismes indélébiles, selon un pas de temps de quatre ans en moyenne. Chaque individu, dans chaque cohorte, se trouve ainsi constitué de traumatismes empilés. Quelle proportion de résilients dans ce total sinistré ? L'émotion de l'observateur étranger s'accroît quand il découvre que ceux qui sont marqués au même fer se trouvent instantanément déclassés quand arrive la cohorte nouvelle marquée d'un fer différent. Quand il voit que chaque strate nouvelle foule aux pieds les échecs et les souffrances de ses prédécesseurs, parce qu'elle a un besoin vital de se construire au-delà de ses propres ruines intérieures. La question que je pose est la suivante : et si, dans chaque cohorte, des résilients venaient s'ajouter en masse à des *résistants* du premier type, les « féroces », qui constituent le levain du mouvement, celui qui bourgeonne à l'arrivée de chaque cohorte suivante, pour produire cette fameuse « société qui gagne » ?

Alors il faudrait s'intéresser ensuite aux *résistants* (ou résilients ?) du deuxième type. Ceux qui, pour résister à l'avalanche de malheurs qui se sont abattus sur eux, se sont aguerris à la longue série des vexations subies, en usant de trois types de réponse. Les plus vieux, nés en gros entre 1910 et 1930, ont connu le repli intérieur lors de la honte des autocritiques publiques, ou bien l'expulsion du mal vécu qu'on les obligeait à exprimer en public dans les « récits d'amertume » (1950-1965) destinés à exorciser l'avant 1949. Puis, pour échapper au désespoir et au silence, l'humour et l'autodérision ont fleuri (on peut en prendre la mesure dans deux ouvrages emblématiques et réjouissants, celui de Lu Wenfu, *Vie et passion d'un gastronome chinois*, trad. A. Curien, Ed. Philippe Picquier, 1988, et celui de Dai Sijie, *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, Gallimard, 2000). Enfin, la thérapie de la « littérature des cicatrices », depuis 1980, évocation des années 1960 et 70, dont le cinéma n'a pas fini de rendre compte.

Se pourrait-il que la somme de résiliences individuelles et familiales emboîtées dans le temps, toutes strates sociales confondues, se coagule en une sorte de résilience collective, quoique diffuse ? Cette résilience viendrait alors s'ajouter à la vitalité des *résistants* lors du retour aux comportements « traditionnels ». Cette combinaison de *résistance* (fondée sur la colère et la révolte) et de résilience (ciment intériorisé sur lequel se bâtit le nouvel individu, re-né de la chrysalide de la souffrance) pourrait-elle être à l'origine de nombre d'attitudes actuelles ? La société actualiserait ainsi le maniement des moyens antiques, sournois ou violents, que tout abus de pouvoir engendre. La préférence des Chinois va depuis longtemps à la parade par la ruse. Les puissants du maoïsme et leurs héritiers, la nouvelle classe au pouvoir, ont conduit l'ensemble du peuple à réactiver d'anciennes pratiques de perversion sociale (népotisme, concussion, esclavage que les uns exercent et auquel les autres sont contraints de se soumettre

par la violence d'État, par la violence des nouveaux « patrons », par la violence des nouvelles mafias). Le pouvoir a ainsi imposé à la société entière une généralisation des « réseaux » de tricherie (*guanxi*), des manœuvres « par la porte de derrière » (*houmen*), de la contrefaçon, du contournement des lois, du mépris de la justice, de l'exploitation froide de ceux qu'on rend faibles - femmes, enfants, pauvres, « gentils ». La re-création de moyens de survivre se coule naturellement dans un moule traditionnel. Ne serait-elle pas aussi, pour partie, le produit dévoyé de la résilience ?

La jeunesse chinoise, aujourd'hui, se sent vieillir chaque jour dans un monde qui change plus vite qu'elle. Elle est poussée par les nouveaux jeunes qui lui mesurent sa place pour assurer la leur. Pour les plus dynamiques, les temps ne sont pas venus d'être accessible à la pitié. Devraient-ils l'être ? Sociétés et individus sont vulnérables, soit, mais temporairement. La société actuelle est un immense garage de réparations superposées : pendant cinquante ans, chaque printemps de Pékin a demandé aux foules de piétiner l'automne à Pékin précédent. Les individus négocient leur survie en collant aux exigences nouvelles. Et si la résilience, cette faculté de rebondir en dépit de l'adversité, était ce qui donne à la société d'aujourd'hui ces airs de triomphe, au-delà des fragilités individuelles que révèle chaque crise mal gérée ? Et si elle était, au-delà des accidents et des contingences, un moteur essentiel de son histoire ?

Pierre Gentelle

Ce texte a été écrit pour l'essentiel en décembre 2002 à Aix-en-Provence et amendé depuis. Je le dédie à tous les peuples qui ont connu ou connaissent des traumatismes, puis l'humiliation qui, par la représentation symbolique, en fait un traumatisme irréversible, quoique réparable. Il y en a trop, je n'en citerai que deux poignées : peuple palestinien, kurde, sahraoui, afghan, rwandais, cambodgien, juif, arménien, et aussi aborigènes d'Australie, Indiens d'Amérique... Je pourrais en citer bien d'autres. Une petite différence cependant entre le peuple chinois et les peuples cités plus haut : le plus souvent, c'est lui qui s'automutile, comme dans le cas cambodgien récemment. Mais cette différence est-elle partout si évidente ? Au fond, et au cœur du débat, quelle place donner dans l'histoire des peuples à la résilience, cette aptitude à rendre positive la somme des chocs encaissés ? Et, en ce cas, quelle place dans la géographie ?